

ESPAGNOL

ÉPREUVE COMMUNE : ORAL EXPLICATION DE TEXTES HORS PROGRAMME

Pedro Cordoba et Pierre Géral

Coefficient : 2 ; Durée de préparation : 1 heure

Durée de passage devant le jury : 30 minutes dont 20 à 25 minutes d'exposé et 05 à 10 de questions

Type de sujets donnés : Textes littéraires

Modalité du tirage au sort : Tirage au sort d'un ticket comportant deux sujets au choix

Liste des ouvrages généraux autorisés : Aucun

Liste des ouvrages spécifiques autorisés : Aucun

Dix-huit candidats ont présenté cette année l'épreuve orale commune en espagnol. Leurs notes se répartissent de la façon suivante : trois 8 ; trois 9 ; un 10,5 ; deux 11 ; un 11,5 ; quatre 13 ; un 13,5 ; un 14 ; un 15 ; un 18. Par rapport à la session précédente on remarque une progression très nette du nombre des candidats, aucune note très faible et, par suite, une moyenne sensiblement plus haute (11,53 contre 10,27). C'est un ensemble de données dont tout le monde – candidats, préparateurs et jury – a lieu de se féliciter.

On sait que cette épreuve est régie, depuis l'an dernier, par une nouvelle procédure. Chaque candidat tire un « ticket » qui comporte deux textes dont les caractéristiques sont généralement assez différentes, ce qui n'implique pas non plus qu'il y ait forcément alternance entre vers et prose ou entre Espagne et Amérique latine. Après avoir rapidement pris connaissance des deux sujets proposés, le candidat en choisit un qu'il emmène en salle de préparation et dont il proposera ensuite un commentaire. Les textes choisis cette année par les candidats représentaient un « panel » assez varié d'auteurs très connus – Jorge Luis Borges, Alejo Carpentier, Camilo José Cela, Julio Cortázar, Clarín, Federico García Lorca, Jorge Guillén, Benito Pérez Galdós, Blas de Otero, Juan Rulfo – le jury se réservant le droit d'inclure l'an prochain dans sa liste des auteurs un peu plus actuels ou moins célèbres. On doit remarquer une certaine désaffection pour la poésie qui, lors de la session précédente, avait recueilli la très grande majorité des suffrages. C'est ainsi, par exemple, qu'aucun des poèmes de Pablo Neruda ou de Luis Cernuda proposés par le jury n'a trouvé preneur.

Il est évidemment impossible de dire ici un mot sur chacun de ces textes, trop nombreux pour être examinés un par un. Signalons cependant la mésaventure d'un candidat qui, ayant choisi un extrait de *El arpa y la sombra*, n'a pas vu que le narrateur en était Christophe Colomb. Il est évident qu'on ne peut avoir lu tous les

livres susceptibles de fournir un extrait et le jury ne l'exige nullement. Il avait pensé, peut-être imprudemment, que cette page de roman comportait suffisamment d'indices pour qu'un candidat n'ayant pas lu le livre, mais à qui on suppose un minimum de culture générale, pût identifier, sans le moindre doute possible, l'un des personnages les plus célèbres de l'histoire universelle. Le candidat a tout fait pour comprendre un texte qui lui restait malgré tout hermétique et le jury a voulu, par son indulgence, récompenser son effort et tenir compte de sa malchance. Incapable de réaliser un exposé tout à fait cohérent, le candidat a néanmoins eu l'intuition qui, poussée à son terme, aurait pu lui permettre de réaliser une bien meilleure prestation puisqu'à un moment il a évoqué « une sorte de Christophe Colomb ». Lors de la reprise, le jury a fait son maximum pour lui donner des pistes et l'amener à rectifier son erreur. Mais il est très difficile dans les conditions éprouvantes d'un oral et lorsqu'on a conscience de ne pas avoir bien compris plusieurs passages, de remettre instantanément en cause tout ce qu'on vient de dire. C'est seulement dans la dernière seconde que le candidat a eu une illumination le plongeant dans un désarroi encore plus grand. Mais c'était trop tard. Son erreur était fondée sur un *a priori* que nous voulons relever parce qu'il est d'ordre général et pourrait éventuellement éviter d'autres accidents de ce type : le candidat a spontanément pensé que dans un roman contemporain dont le récit était pris en charge par un narrateur homodiégétique, ce dernier ne pouvait être lui-même que contemporain ; il est évident qu'il n'en est rien et les contre-exemples se trouvent à foison, en particulier dans les romans historiques.

Signalons aussi, à l'autre extrême, un exposé particulièrement brillant sur un extrait de *La Colmena*. S'exprimant dans une langue parfaite (sauf un lapsus au début), le candidat, visiblement d'origine espagnole, ne s'est pas contenté de profiter de cet indéniable avantage. Il a su proposer une analyse intelligente, précise et remarquablement subtile du texte, qui a réconforté le jury après bien des prestations beaucoup plus ternes mais jamais vraiment désastreuses. Il a reçu une excellente note – un 18 – parfaitement méritée.

Il nous semble inutile de rappeler ici ce que doit être un bon commentaire de texte. Nos conseils ne feraient que répéter ce que tout candidat a déjà entendu mille fois. Insistons cependant sur la qualité de la langue. Même lorsque l'analyse est attentive, minutieuse et pertinente – ce qui n'a pas toujours été le cas – la note se ressent toujours d'une langue systématiquement estropiée. Le jury aimerait – vain souhait sans doute – ne plus avoir à entendre des choses comme : *el ambiente*, *nomar* (sic pour *nombrar* !), *podramos*, *el falta*, *la contesta*, *lo hecho de que*, *el primero verso*, *violente* (adjectif), *distencia*, *inhumano*, *negativo*, *pérdidos* etc., sans compter les innombrables fautes sur *ser* et *estar* : *están clásicas*, *está una lucha*, *están miméticos*... La liste est très loin d'être exhaustive, bien sûr, et il y a eu des prestations au cours desquelles les candidats trébuchaient presque à chaque mot. Certaines fautes sont pardonnables et d'autres peuvent être mises sur le compte de l'émotion mais il y a des limites à ne pas dépasser si l'on veut que l'oral du concours d'entrée à l'ENS garde le niveau qui doit être le sien. Le jury a aussi eu l'occasion d'entendre des tournures parfaitement correctes mais qui évoquent si irrésistiblement les manies linguistiques propres à une certaine pédagogie de l'espagnol en collège qu'on a beaucoup de mal à conserver son

sérieux : lorsqu'un candidat commence sa phrase par « *Bien se echa de ver que...* » ou par « *Harto posible es que...* », il donne davantage l'image d'un élève de quatrième reprenant « l'amorce » du professeur que celle d'un candidat à la rue d'Ulm. Au sourire plus ou moins bien réprimé s'ajoute l'agacement lorsque le jury voit surgir, au milieu d'un exposé dont la qualité de la langue n'est pas une caractéristique majeure, des formules surannées ou d'une coquetterie affectée qui peuvent donner une grande élégance au discours mais seulement si l'on sait en garder tout au long la maîtrise. C'est ainsi qu'une expression revient très souvent dans la bouche de certains candidats : « *un como + substantif* ». Lorsqu'on l'entend pour la première fois, on a envie de féliciter l'impétrant pour le caractère *castizo* de son espagnol. Employée à tout propos – *un como vidente, una como voluntad, una como vuelta, un como espejo*, etc. – cette tournure finit assez vite par évoquer des préciosités ridicules et elle est parfaitement insupportable si la langue est, par ailleurs, systématiquement massacrée : maniérisme et incorrections ne font pas bon ménage.